

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Occimol : la langue décrochée

Les Samourailles de France Boisvert, Montréal, l'Hexagone, 1987, 210 p., 16,95\$.

Michel Lord

Numéro 49, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1988). Compte rendu de [Occimol : la langue décrochée / *Les Samourailles* de France Boisvert, Montréal, l'Hexagone, 1987, 210 p., 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 36–37.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



par Michel Lord

OCCIMOL : LA LANGUE DÉCROCHÉE

Les Samourailles de France Boisvert, Montréal, l'Hexagone, 1987, 210 p., 16,95\$.

Si on voulait chercher à classer *Les Samourailles*, le premier roman de France Boisvert, dans l'ensemble de la production québécoise récente, toutes références à la qualité exclues, c'est aux côtés des romans de Jean Basile (*Le Piano-trompette*), de Bernard Andrès (*La Trouble-Fête*), de François Barcelo (*Agénor, Agénor, Agénor et Agénor*), de Christine L'Heureux (*Le Dernier Recours*) et de quelques autres du même type qu'il faudrait le faire. Ceci en raison de sa facture hybride qui a peu ou prou à voir avec la science-fiction et beaucoup à faire avec toutes sortes de préoccupations d'ordre divers (parodique, humoristique, critique, idéologique, scripturaire, etc.). Chez Boisvert, les éléments de SF, relégués au rang de détails dans la masse narrative, sont par ailleurs encore plus minces que dans les romans précités et à peu près inexploités comme déclencheurs d'un récit de SF proprement dit : la situation romanesque, dans *Les Samourailles*, est pourtant postcatastrophique, elle se situe donc dans un avenir proche; l'action se déroule dans un lieu imaginaire, nommé Occimol, qui nous rapproche du monde/du mode de la *fantasy*; un hiver nucléaire règne sur la ville; on se promène dans les rues avec un masque à oxygène; les fonctions sexuelles sont inversés : les hommes ont un vagin, les femmes un pénis («la femme le pénètre», p. 60); les explosions nucléaires sont devenues si banales que le narrateur les compare à «une habitude mens-truelle» (p. 146).

Malgré toutes ces incidences science-fictionnelles, il n'est pas évident que le projet romanesque des *Samourailles* en soit un de SF : ce qui semble préoccuper au premier chef France Boisvert, c'est le langage lui-même, mais non pas dans le sens d'une reconstitution d'un code provenant d'un autre univers, mais dans celui d'une pure jonglerie avec les mots. L'écriture se charge d'une multitude de jeux scripturaires absolument gratuits qui se veulent des effractions aux clichés de la langue française, un peu comme le fait Sol. Le malheur veut que cette «technique» ne soit pas tout à fait maîtrisée, qu'elle tourne à vide et, qui plus est, qu'elle se retrouve dans le discours d'à peu près tous les personnages. S'il l'auteure s'était contentée d'en faire le langage d'un seul personnage, ou du narrateur seulement, l'opération m'aurait paru pertinente; elle aurait au moins donné du relief à ce roman qui, à trop vouloir briser le langage normé, finit par produire un effet bœuf et, comme souvent, ce genre d'effet à l'heure d'être un peu assommant à la longue. En voici quelques exemples qui tournent particulièrement à vide :

«Maintenant, ils [les mondains] vivent et voltent en des sphères spécifiques où s'éjacule la flore chlorophyllienne réempotée dans le plastique. Ces mondains sont, en somme, d'honorables érables hâbleurs qui se meuvent en feux forêts [...] Ils sont capables de racler quotidiennement leurs rateliers afin d'y dégoter les traces exangues de quelque vinaigre ascétisme. D'où exotisme» (p. 52); *«[...] n'incestez plus»* (p. 54); *«C'est le net plus ultra»* (p. 75); *«[...] des laissés pour compte en souffrance»* (p. 86); *«une voix mâle-à-l'aise»* (p. 115); *«La conception in vitraux allait bon train»* (p. 145); *«la bou-tade lui monde au nez»* (p. 178).

Parfois, le discours retombe dans les clichés, l'emphase, le pompiérisme que le texte cherche maladroitement à fuir : «Son cœur se serre, étouffé par les stigmates de la mémoire» (p. 58). Enfin, il faudrait citer un extrait d'à peu près chaque page du roman pour montrer comment le style est contaminé par cette manière d'écrire.

Pourquoi, par ailleurs, avoir choisi «*les Samourailles*» comme titre? Quels rapports entre l'histoire de ce roman, les samouraïs japonais du XV^e siècle et l'amour, puisque le titre contient tout ça? On le cherche et ne le trouve que dans deux ou trois mentions et encore ici c'est à la surface des mots, du jeu de mots, qu'on le retrouve : l'héroïne, Dany-Girl, alias Hortense Soir se prend pour une sorte de guerrière mais de quoi? De l'amour, de l'absurde? Il y a bien une vague relation amoureuse entre elle et un annonceur de radio, nommé Praxis Saphiroth, qui se dit que «les samouraïs ont tous été tués [...] qu'ils] ont été nagazifiés et sont désormais hiroschimorts» (p. 58). On se demande à quoi tout cela rime et pourquoi cette relation soi-disant amoureuse demeure, comme tout le reste, à l'état de détail, perdue dans la masse du magma narratif.

Il est peut-être temps que je donne une idée du contenu et de la forme de ce roman indigeste. L'histoire est mince; elle tient à ceci : à l'ère postcatastrophique, en Occimol, an 5 de l'ère du Varsol, Hortense Soir, qui s'est affublée du nom de Dany-Girl, vit dans une sorte de révolte comique — c'est du moins l'effet que la narration de ces «aventures» produit sur moi — elle vit donc des moments ni faciles, ni difficiles. Bien qu'elle soit le centre d'intérêt du roman, elle occupe la place comme en creux. Sans que l'on sache trop pourquoi, un «similiologie»

appelé Phylis Mercator parle d'Hortense Soir à une émission de radio animée par Praxis Saphiroth qui, lui, deviendra quelque chose comme amoureux d'Hortense. La mère d'Hortense et une de ses tantes discutent également de son sort. D'autres personnages, plaqués dans cette narration *patch work*, viennent tenir aussi leurs petits discours sur tout et sur rien. Comme s'il n'y en avait pas assez, il a même un livre dans le livre, au chapitre 5 de la troisième partie, sous-titré «La Brique est le fanal»; il est lu par Hortense qui «se laissa happer par la folie du texte» (p. 129). J'imagine que c'est ce que Boisvert aimerait que nous fassions avec son roman? Mais, à la fin du chapitre, Hortense s'endort sur le livre. Est-ce un hasard si le lecteur du vrai livre se sent pris du même malaise?

Peut-être n'est-ce que pour le plaisir de l'auteure que le texte se déroule ainsi et qu'elle cherche à faire, comme chez Mallarmé, des «bibelots d'insanité sonore»? Il reste que toute cette rhétorique tourne à vide et lasse incommensurablement.

Pourtant, le projet d'écriture, inscrit dans le discours même d'Hortense, ne manque pas d'intérêt: «[...] elle [Hortense/Dany-Girl] fait le vœu de triompher de la platitude généralisée et de tuer la grisaille linguistique qui empeste le



frelaté» (p. 29). En plus confus, cela devient: «Astre Zorro de cette ville star, Dany-Girl cache en elle une grande samouraille d'absolu. C'est son côté incorruptible qui ramone de l'idéal, en rose Érosse d'une société sexuée à satiété» (p. 55). Le projet, — ou l'anti-projet? — on le retrouve en négatif dans une réplique de Solange, un personnage rencontré par hasard dans un restaurant: «[...] comme tout le monde. J'ai mes trois baccalauréats, mes deux maîtrises et mes

deux doctorats! L'université! Ça ne veut plus rien dire de nos jours! C'est de la littérature usée qui circule là-bas!» (p. 98). Peut-être, mais à trop vouloir contourner l'usure, on en perd son... français.

En somme, dans *Les Samourailles*, il y a beaucoup d'écriture et peu de substance. France Boisvert mélange les codes, ce qui est appréciable, mais le résultat demeure ennuyeux parce que le discours narratif est sursaturé d'expressions qui sonnent creux. Dommage que l'entreprise ait si mal tourné et qu'elle n'ait donné ni un bon roman de SF, ni un bon roman tout court. Dommage aussi que j'écrive ainsi un premier roman. Mais l'auteure serait mon amie la plus intime, — ce qui n'est pas le cas, — je lui tiendrais le même discours. Il est des choses qui transcendent la critique, la narratologie, la science-fiction et, malheureusement, l'humour et la «similiologie». À chacun son samouraï! □



Littérature et culture québécoises

Cultures du Canada français est une revue annuelle pluridisciplinaire consacrée à l'avancement de la recherche sur le Canada français. Elle présente des articles sur des sujets qui appartiennent à des domaines variés tels que l'histoire, la littérature, les arts, les sciences sociales, l'éducation, la linguistique. Dans le numéro 4: des articles sur la nature canadienne au cinéma, le régime seigneurial en Nouvelle-France, le Labrador sous le Régime français, Félix-Antoine Savard, l'oeuvre de Marie-Anna Roy, contes et téléromans québécois, l'article «Traduction» de l'*Encyclopédie du Canada*, Georges Panneton. En plus, les souvenirs d'un traducteur et lexicographe, des chroniques, un compte rendu. 106 pages.

Abonnements: Pour un an (un numéro): 7 \$
Pour 3 ans (3 numéros): 19 \$
Le numéro (après publication): 8 \$



La Critique littéraire contient six études qui sont autant d'aperçus nouveaux sur l'histoire de la critique littéraire au Canada français, de Crémazie à Brochu, en passant par Buies, Lareau, Gay, Bessette, Vanasse... Une analyse montre qu'il existe bel et bien une architecture, celle du cercle, dans *la Scouine*. Un relevé considérable du travail accompli depuis une dizaine d'années dans le domaine des études littéraires régionales ne laisse pas de doute sur l'intérêt et l'importance de ces études. La «Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française», fruit du dépouillement de quelque 300 revues canadiennes parues en 1984, contient plus de 3 000 entrées. S'ajoutent un inédit de Joseph Quesnel, sept comptes rendus, la présentation d'une thèse et des réflexions de Vincent Nadeau sur l'édition critique des oeuvres médiatiques audiovisuelles.

«Histoire littéraire du Québec et du Canada français», n° 14
354 pages 25 \$

Les Presses de l'Université d'Ottawa

603 Cumberland
Ottawa, Ont
K1N 6N5
(613) 564-2270